

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 107 (1962)
Heft: 7

Artikel: Remagen
Autor: Montfort, M.-H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343119>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Remagen ¹

INTRODUCTION

Le 7 mars 1945, un événement de vaste portée survenait près de Remagen, sur les rives du Rhin allemand : l'avance de troupes américaines, qui aurait dû se heurter à la barrière du fleuve, déferlait au contraire au-delà de l'obstacle, submergeant les défenses allemandes hâtivement improvisées. Une nouvelle fois se vérifiait l'adage de Napoléon : « Jamais un fleuve n'a arrêté plus de 24 heures une armée déterminée à le traverser en présence de l'ennemi. »

Mais, en cette occasion, des circonstances exceptionnelles avaient favorisé l'envahisseur. Le pont Ludendorff lui était tombé intact entre les mains, événement incroyable, sans précédent, que le général Eisenhower devait, sans hésiter, ranger au nombre des quatre qui, selon lui, auraient décidé de la victoire alliée.

Comment semblable incident fut-il possible, quels exploits — ou quelles fautes — en furent-ils à l'origine, c'est ce que nous allons tenter de démêler. Nous disons tenter, car toute clarté n'a pas été faite sur les circonstances dans lesquelles se déroula l'affaire. Deux des plus importants parmi les acteurs, le lieutenant américain Timmerman et le major allemand Scheller ne sont plus aujourd'hui, le premier étant mort en Corée, le second ayant été liquidé — à la suite de la chute du pont Ludendorff — par la sinistre Cour martiale mobile du général Hübner. Aujourd'hui encore, si l'on est plus ou moins orienté sur les faits et gestes des acteurs américains du drame, ce qui se passa du côté allemand demeure sujet à controverse : les versions s'affrontent, allant de l'incapacité du commandement au manque de moyens défensifs, en passant par la livraison voulue et calculée du pont à l'ennemi.

¹ Tiré de l'ASMZ, mai 1962. (Réd.)

Au-delà du point de vue historique pur, la chute du pont Ludendorff apporte nombre d'enseignements précieux. Nous nous efforcerons d'en dégager quelques-uns, d'exprimer les leçons qui jaillissent de cet événement dont l'exemple, à coup sûr, demeurera classique dans l'histoire militaire.

SITUATION GÉNÉRALE

L'offensive allemande d'hiver 1944 — faussement dénommée « Offensive Rundstedt » — a échoué dans les Ardennes. Les alliés ont rétabli la situation ; ils avancent maintenant vers le Rhin, qui constitue désormais le principal obstacle à une pénétration au cœur de l'Allemagne.

Côté allié : dans le secteur W de Bonn-Coblence, la 1^{re} Armée U.S.A. (général Courtney H. Hodges), appartenant au groupe d'armées Bradley (XII^e) s'ouvre un passage vers le Rhin. A cette 1^{re} Armée U.S.A. est subordonnée la 9^e division blindée (III^e corps d'armée) du général John W. Leonard.

La 9^e division blindée est articulée en 3 *groupements de combat*, comprenant chacun 1 bataillon de chars (77 chars), 1 bataillon d'infanterie motorisée, 1 bataillon d'artillerie autotractée, des éléments divisionnaires. Le général Léonard a divisé ses efforts : il pousse avec le groupement de combat A au sud, vers la vallée de l'Ahr (fig. 1), avec un autre, le groupement de combat B, du brigadier général Hoge directement sur Remagen.

C'est à l'action de ce dernier que nous allons nous intéresser, et, plus particulièrement, à celle *du groupement tactique Nord* que le général Hoge constitue avec le 14^e bataillon de chars¹, le 27^e bataillon d'infanterie motorisée, des éléments de reconnaissance et de sapeurs, le tout concentré aux ordres du colonel Engeman, commandant le bataillon de chars. C'est, en effet, à ce groupement tactique qu'échoit, le 7 mars 1945, la mission de s'emparer de Remagen.

¹ Moins la compagnie D.

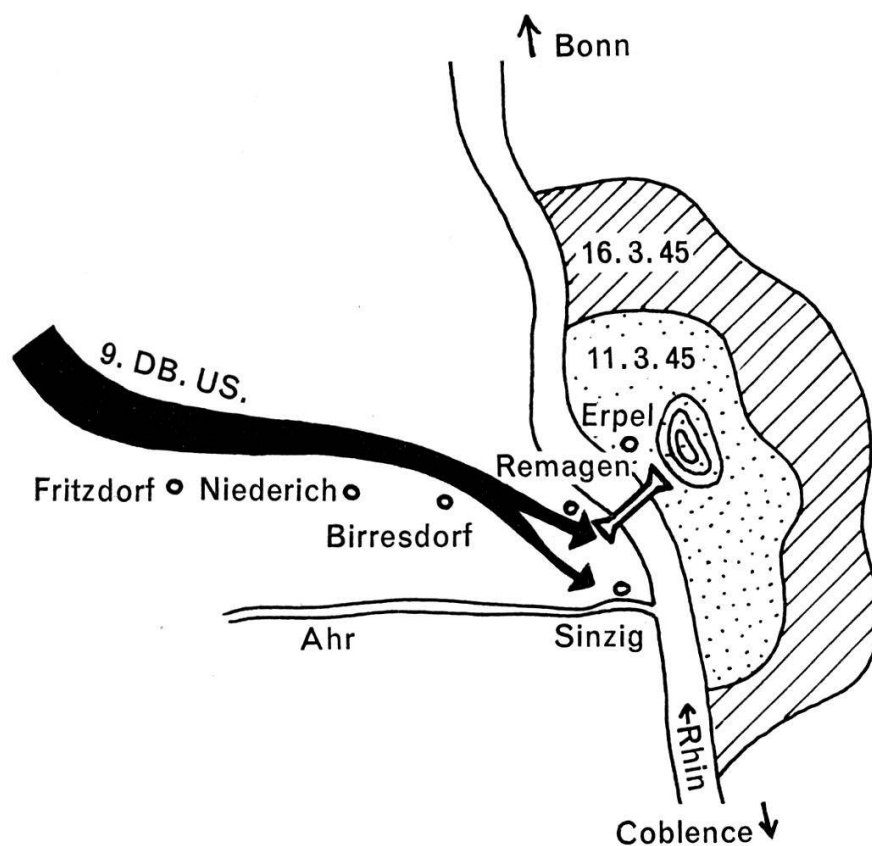


FIG. 1. — Vue restreinte du secteur d'opération

Côté allemand : La situation est beaucoup moins claire. Troupes, effectifs, moyens ont constamment varié à Remagen. Le commandement supérieur est sujet à de continuels remaniements. Le pont Ludendorff n'entre guère dans la zone des opérations avant le 4 mars 1945 et, jusqu'à cette date, il est tenu, contrôlé, préparé à la destruction par un détachement combiné indépendant (commandant : capitaine Bratge) dont il est logique qu'il sera subordonné, dès le moment où le front se rapprochera, au commandant du secteur d'opération local. Jusqu'au 7 mars pourtant, à 1100, ce détachement demeurera indépendant, mal orienté, sans liaisons suffisantes avec le commandement supérieur. Si l'on analyse la constitution exacte du « Détachement Remagen », on croit rêver :

— 36 hommes d'une compagnie de convalescents du 105^e bataillon,

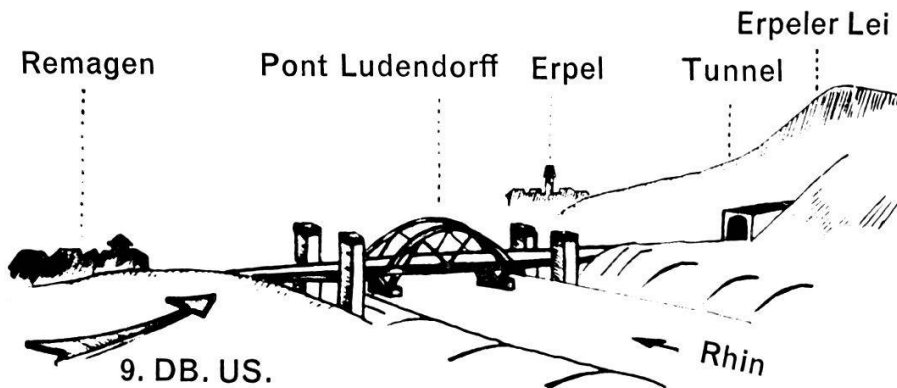


FIG. 2. — Le pont de Remagen. Vue schématique

- 120 à 130 hommes de la 12^e compagnie de pionniers (commandant : capitaine Friesenhahn, responsable technique de la destruction du pont),
- 500 à 600 hommes du Volkssturm de Remagen-Erpel (sans armes)¹,
- 180 garçons des jeunesses hitlériennes²,
- 120 volontaires russes de l'unité de réserve 521³,
- 200 hommes des compagnies DCA légères 715 et 667 (18 pièces),
- 20 hommes environ des équipes lance-fusées DCA Fön (commandant : lieutenant Peters)⁴.

L'armement disponible — si l'on excepte les pièces DCA — est des plus hétéroclites. Il va du lance-mines russe (3) aux mitrailleuses polonaises (5), en passant par les lance-grenades françaises (2), un canon anti-chars italien, des fusils de cinq pays différents (82). Seuls font exception 10 fusils allemands et 2 mitrailleuses légères allemandes. Toutes les munitions sont allemandes, non adaptées aux armes étrangères.

Telles sont les forces en présence au 6 mars 1945. Examinons brièvement le décor de l'action (fig. 2). Remagen, petite

¹ Ils seront levés le 7 mars 1945, à 0500. 100 seulement se présenteront. Les officiers les renverront chez eux, faute d'armes.

² Servent comme auxiliaires dans la DCA légère. Ils désertent le 7 mars 1945, à 06.00.

³ S'enfuiront dès les premiers contacts.

⁴ Demeurent subordonnés à la « Luftwaffe ».

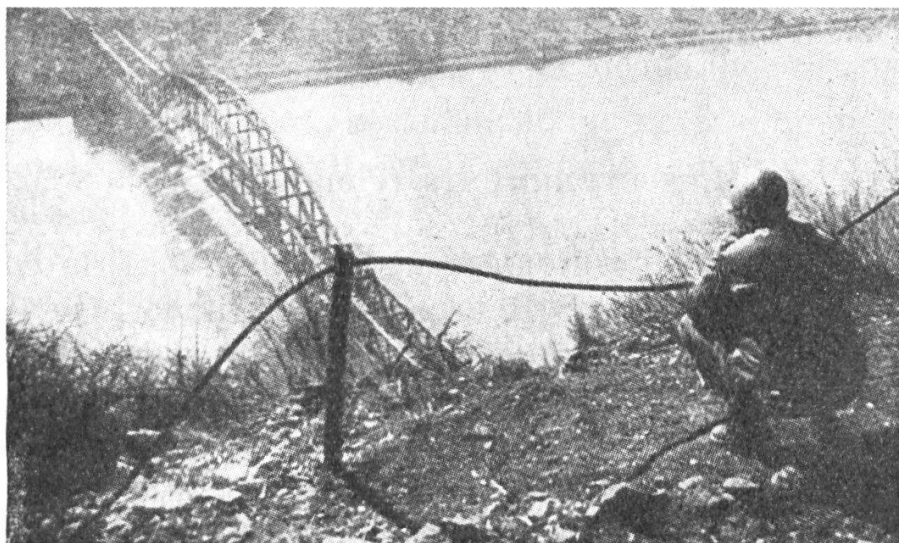


FIG. 3. — Vue du pont Ludendorff, depuis le sommet de l'Erpeler Lei

ville de 5000 habitants, est sise sur la rive gauche du Rhin, à mi-chemin environ entre Bonn et Coblenze. Le fleuve, en cet emplacement, est large de quelque 300 m — obstacle sérieux — et son courant atteint 2 m/s. Le pont Ludendorff¹ (fig. 3), construit en 1916 pour faciliter les communications avec les zones d'opérations, a environ 450 m. Il relie les deux rives immédiatement en amont de Remagen à gauche, d'Erpel à droite. Dominant le pont de 400 m, s'élève, sur la rive droite, la colline de l'Erpeler Lei sous laquelle la voie ferrée qui traverse le pont s'enfonce dans un tunnel de 400 m. A l'aube du 7 mars, deux trains d'essence sont encore garés dans le tunnel, ajoutant au délicat de la position des défenseurs ; ces trains étaient initialement destinés au ravitaillement de l'offensive des Ardennes. Maintenus sur la rive droite jusqu'au dernier instant pour la préservation du secret, ils n'ont finalement jamais pu franchir le pont dont le tablier avait été endommagé par un bombardement allié. Leur immobilisation a contribué à l'échec de fin décembre 1944. Les réparations nécessitées par l'état du pont auraient dû leur permettre de

¹ Le pont reçut ce nom en raison de l'intérêt que ce général porta à sa construction ; le pont construit simultanément à Cologne reçut le nom de « pont Hindenburg ».

continuer leur chemin le 6 mars précisément. A l'aube du 7 mars, ils sont encore là.

LES ÉVÉNEMENTS (7 mars 1945)

1100 : U.S.A. Le groupement tactique Nord du colonel Engeman s'avance vers Remagen, par Fritzdorf-Niederich-Birresdorf. En tête de groupement marche la compagnie A du 27^e bataillon d'infanterie motorisée¹, renforcée d'une section de chars (lieutenant Grimball), commandée par le lieutenant Timmerman. C'est le premier jour qu'il assume le commandement de l'unité. Aucune hâte ne caractérise la progression, car l'impression générale est que la barrière du Rhin une fois atteinte, de longues semaines de préparation seront nécessaires pour effectuer le prochain bond au-delà du fleuve.

Les éléments de reconnaissance attribués à la compagnie établissent soudainement que le pont Ludendorff n'est pas encore détruit. Timmerman, orienté tout de suite, ne s'effare pas. La ville de Remagen est encore en mains allemandes : il n'est pas absolument extraordinaire que l'ouvrage soit encore intact. D'un point dominant, il vient cependant constater le fait de lui-même, et il observe avec intérêt le trafic dense des Allemands sur le pont, d'ouest en est. Il fait renseigner le commandant du Groupement tactique Nord. Le colonel Engeman apparaît à son tour, et ordonne de préparer l'attaque sur Remagen. L'espoir de s'emparer du pont demeure vague, en tout cas informulé.

Wehrmacht : Dès le matin, le capitaine Bratge a demandé avec insistance au groupe d'armées B (maréchal Model) le renforcement de la défense du pont. On lui a promis deux bataillons, et rien n'est encore venu. Il essuie un refus. La veille, on lui a retiré les pièces DCA en position sur l'Erpeler Lei. Il en reçoit d'autres auxquelles il donne l'ordre de prendre les positions des anciennes. L'officier de la Luftwaffe n'exécute

¹ Le commandant du bataillon est le major Murray Dewers.

pas cet ordre d'un officier d'infanterie, et l'Erpeler Lei, *le point dominant qui commande le pont*, ne sera pas occupé pendant l'action. De son côté, le commandant de la compagnie de pionniers no. 12, le capitaine Friesenhahn, prépare la démolition du pont.

1100. Le capitaine Friesenhahn découvre qu'il n'a à disposition que 300 kg des 600 kg d'explosifs qu'il a commandés ; cet explosif n'est pas matière d'ordonnance, mais explosif commercial réquisitionné. Il s'efforcera de faire au mieux avec ces faibles moyens.

1115. Le major Scheller se présente au PC du capitaine Bratge. Il est envoyé par le commandant du LXVII^e corps, le général Hitzfeld, dont il est l'adjutant et le « I A ». Le commandant de corps, dont les troupes combattent à l'ouest du fleuve, a reçu le même jour, à 0100, de la 15^e armée, l'avis que la tête de pont de Remagen lui était subordonnée. Conscient de l'importance qu'elle revêt, il a aussitôt dépêché pour en prendre le commandement celui de ses officiers qu'il sait le mieux au courant de ses intentions et en lequel il a le plus confiance¹. Soulagé, Bratge l'oriente sur la situation inquiétante, faute de moyens — et lui remet le commandement, non sans suggérer que la destruction immédiate du pont s'impose (on sait que les chars américains sont devant Remagen). Scheller, sur lequel repose maintenant toute la responsabilité, s'y oppose. A son avis, il est trop tôt ; nombreuses sont les troupes qui, sur la rive ouest, veulent encore se retirer par le pont Ludendorff, et le commandement pourrait avoir besoin du pont pour une éventuelle attaque.

1300 à 1400

U.S.A. Le général Hoge arrive au PC du colonel Engeman. Mécontent de la lenteur de la manœuvre, il donne l'ordre de

¹ Le major Scheller est âgé de 32 ans. Il est Bavarois. A l'Académie militaire de Potsdam, il a été élève du futur maréchal Rommel, auquel il garde une grande vénération et dont il fut apprécié. Il a combattu principalement sur le front russe, avant de devenir officier d'ordonnance du général commandant le LXVII^e corps, avec lequel il a participé à l'offensive des Ardennes.

presser : « Il faut prendre Remagen immédiatement ! » Le premier, il émet alors l'idée de s'emparer du pont intact, sans donner cependant encore d'instruction formelle.

Fouetté, le groupement tactique Nord bondit en avant. Accompagnée de ses chars, la compagnie A pénètre dans Remagen à peine défendue. Le nettoyage de la petite ville est terminé vers 1400. Les chars du lieutenant Grimball s'approchent alors de l'extrémité ouest du pont Ludendorff, qui n'est toujours pas détruit. L'infanterie de la compagnie A, lieutenant Timmerman en tête, s'organise autour des blindés et commence à prendre sous son feu les défenses de la rive droite.

A la même heure, au sud de Remagen, à Sinzig, se déroule un événement qui aura des répercussions psychologiques considérables sur les combats du groupement tactique Nord. Un autre groupement tactique, en effet, enlève de vive force un pont intact sur l'Ahr. 400 prisonniers y sont faits, deux d'entre eux prétendent savoir que le pont de Remagen *doit* sauter à 1600. L'officier de renseignements U.S.A. fait immédiatement transmettre cette nouvelle au poste de commandement du général Hoge (elle lui sera communiquée entre 1500 et 1515).

Wehrmacht : A plusieurs reprises, le capitaine Friesenhahn insiste pour que l'ordre de faire sauter le pont lui soit donné. Il se heurte chaque fois à un refus du major Scheller qui ne veut détruire qu'à la toute dernière extrémité. On attend en effet encore le passage d'unités de la Wehrmacht en retraite et, entre autres, un groupe d'artillerie vient d'annoncer son intention d'utiliser le pont pour se retirer sur la rive droite. Quelques instants après 1400 cependant, le capitaine Friesenhahn fait néanmoins exploser la première mine posée sur la rive ouest. Elle creuse, à l'entrée du pont, sur la berge, un cratère de profondeur suffisante pour empêcher les blindés américains qui viennent d'être identifiés de s'aventurer sur l'ouvrage ; il remplira ce rôle pendant huit heures.

1400 à 1500

U.S.A. Le groupement tactique du colonel Engeman attend, à l'entrée du pont. L'explosion de la première mine allemande interdit toute progression aux chars qui renforcent la compagnie Timmerman. Les armes en position tirent sur les défenseurs allemands, concentrés sur la rive droite. Les Américains vont laisser passer ainsi plus d'une heure, sans tenter le franchissement, persuadés que, d'une minute à l'autre, le pont va s'écraser. De part et d'autre de la rive, on s'observe.

Wehrmacht : Même inactivité du côté allemand, due aux refus réitérés qu'oppose le major Scheller aux demandes des capitaines Bratge et Friesenhahn qui veulent faire sauter l'ouvrage. Le major semble encore croire à la possibilité que des unités allemandes — encerclées puisque les chars américains sont de l'autre côté du pont — s'ouvrent un passage, les armes à la main, en direction de l'ouvrage. Il garderait alors toute sa valeur...

1500 à 1600

U.S.A. Le général Hoge apprend les dires des prisonniers faits à Sinzig : « Le pont de Remagen ne doit sauter qu'à 1600. » *Il apprend surtout qu'un point intact sur l'Ahr a pu être pris.* Il se hâte près du colonel Engeman, tiraillé entre deux sentiments : celui de demeurer fidèle à la mission qu'il vient de recevoir et qui lui prescrit de pousser au sud, sur la rive gauche, pour joindre la 4^e division blindée de l'armée Patton, et celui de profiter de l'occasion tentante — mais combien dangereuse — que lui offre le pont Ludendorff intact. Il opte pour l'initiative, fait orienter son commandant de division et ordonne la prise de l'ouvrage.

L'ordre descend en cascade jusqu'à la compagnie A du lieutenant Timmerman. Cette compagnie est alors renforcée par un détachement de pionniers qui auront la tâche de rechercher les chambres à mine et les dispositifs d'allumage, afin de prévenir l'explosion toujours attendue de l'ouvrage. Trois

hommes, tout particulièrement, vont attacher leurs noms à l'événement : le lieutenant Mott, le sergent Reynolds, le sergent Dorland ; tous trois font partie du 9^e bataillon blindé de génie. Le lieutenant Timmerman prépare son action. La donnée d'ordres n'est pas sans jeter une certaine consternation, car, à vues humaines, la mission est une mission de suicide. On enregistre un refus d'obéissance individuel, vite réprimé. Il est 1535 à peu près lorsque la première section (sergent Chinchar) s'ébranle lentement, sans élan, en direction du pont. Le lieutenant Timmerman marche avec cette section. De la rive gauche, les chars du lieutenant Grimball appuient sa progression.

Wehrmacht : L'insistance réunie des capitaines Bratge et Friesenhahn a enfin raison de l'hésitation du major Scheller. A 1520, celui-ci ordonne de faire sauter l'ouvrage. Friesenhahn se précipite au poste de mise à feu. Les civils, déserteurs, travailleurs étrangers, prisonniers qui ont cherché refuge dans le tunnel sont avertis. Ils se couchent sur le sol, sous les wagons d'essence (!). Friesenhahn actionne le dispositif électrique de mise à feu : rien ne se produit. Il y a dû avoir un court-circuit, à moins que les projectiles américains n'aient entamé les câbles de connexion. Au comble de l'angoisse, le capitaine demande des volontaires pour aller allumer, à la main, les chambres à mines. Un sous-officier se présente. Il part, rampe sur le pont, se glisse sous les poutrelles d'acier. Une explosion gigantesque se fait soudain entendre : le pont Ludendorff disparaît derrière un nuage de fumée noire et de débris. Il est 1535 : les officiers allemands respirent, pas pour longtemps. La fumée se dissipe rapidement : l'ouvrage est demeuré debout ; la charge explosive a été insuffisante.

U.S.A. La section de tête de la compagnie A n'a pas encore atteint le début du pont lorsque l'explosion se produit. Les hommes se jettent à terre. Le premier sentiment, chez eux comme chez les Allemands, c'est le soulagement : ils n'auront pas à traverser le pont. Puis, avec terreur, ils constatent à leur tour que l'ouvrage est encore debout.

Timmerman comprend qu'il n'y a plus une seconde à perdre. Il lance sa section de tête sur l'objectif. Dès lors, les événements vont se précipitant. Jouant de ses sections et du feu des chars Pershing du lieutenant Grimbball, le commandant de la compagnie A fait progresser son unité sur le pont. Les trois pionniers Mott, Reynolds, Dorland détruisent les câbles et les tableaux d'allumage, à coups de fusil, recherchent et neutralisent des chambres à mines qui n'ont pas sauté. La défense allemande de la rive droite et les deux tours est du pont sont écrasées sous les 90 mm des tanks américains. A 1550 environ, le sergent Drabik met, le premier, le pied sur la rive droite du Rhin, peu après suivi du lieutenant Timmerman, dont la préoccupation principale devient alors d'amener le plus de monde possible à lui, pour s'assurer de la colline de l'Erpeler Lei. A 1600, le pont est définitivement en mains américaines. La lutte pour la maîtrise de la colline commence.

1600 à 1715

Wehrmacht. La défense allemande, faible en effectifs comme en armement et en munitions, a été submergée. La plus grande partie des défenseurs du pont a cherché refuge dans le tunnel d'où elle s'efforce d'interdire par ses feux l'accès du pont à l'infanterie U.S.A. En vain. Sur les pentes de l'Erpeler Lei, les « convalescents » du 105^e bataillon font rouler, faute d'armes, des blocs de pierre sur les fantassins américains qui escaladent lentement la colline.

Il est 1605 lorsque Scheller, à l'intérieur du tunnel, apprend le franchissement du pont par l'ennemi. Il tente d'organiser une contre-attaque, mais la panique éclate dans le tunnel où les obus des chars américains ricochent, risquant à chaque coup de faire sauter les deux trains d'essence. Tous ses efforts pour apporter un semblant d'ordre, comme pour établir une liaison avec ses supérieurs, échouent. Désespéré, conscient de la vanité de ses tentatives, il enfourche une

bicyclette et se hâte lui-même d'aller orienter les états-majors supérieurs.

Le capitaine Bratge reprend le commandement. Il s'efforce — en vain une fois encore — d'organiser une unité de combat cohérente. Il donne alors l'ordre de gagner la sortie est du tunnel et de l'évacuer. Au moment où, quelques minutes avant 1700, les premiers soldats allemands tentent de déboucher au jour, ils sont rejetés à l'intérieur par le feu d'armes automatiques. La retraite est coupée, les Américains tiennent les débouchés ouest et est du tunnel de l'Erpeler Lei. A 1715, Bratge et Friesenhahn capitulent.

U.S.A. A 1610, le lieutenant Timmerman a 120 hommes sur la rive droite du Rhin. Sa plus grande inquiétude est de se heurter à des chars allemands, car ses propres blindés d'appui ne peuvent traverser le pont endommagé que le génie répare fiévreusement. La compagnie A, en cas de contre-attaque allemande, risque le massacre pur et simple. Il demande du renfort, de toute urgence. Amenées en grande hâte, et dans la confusion, les compagnies B et C du 27^e bataillon d'infanterie motorisée traversent à leur tour le pont Ludendorff. Mais les liaisons internes sont brisées. Des coureurs, envoyés en arrière pour demander de l'aide, sont pris pour des fuyards. Le bruit court que les chars allemands attaquent, et le front du bataillon commence à se disloquer. De petits groupes s'enfuient, pris de panique, et repassent le pont en sens inverse, direction Remagen. La tête de pont sur la rive droite n'est plus tenue que par des compagnies affaiblies et désorganisées.

Timmerman a lancé la section Burrows sur l'Erpeler Lei. L'ascension est longue, dangereuse. Elle réussit cependant. Un groupe descend sur la pente est, se glisse jusqu'au tunnel dont, vers 1650, il occupe l'entrée, interdisant toute retraite aux défenseurs allemands, au moyen d'un feu nourri qui doit, avant tout, faire illusion sur la faiblesse de l'effectif engagé. Il est 1715 lorsque les fantassins américains voient leurs adversaires agiter le drapeau blanc.

HEURES ET JOURNÉES SUIVANTES

U.S.A. Vers 1730-1800, le 27^e bataillon d'infanterie motorisée s'était ressaisi, et la tête de pont commençait à se consolider. La nuit tomba tôt. Les contre-attaques allemandes, décousues, dépourvues d'envergure, furent repoussées. A minuit, le pont était consolidé et, dès les premières heures du 8 mars, les chars américains commencèrent à le franchir. Sans discontinuer, de nouvelles troupes arrivèrent. 24 heures après la prise de l'ouvrage, 8000 hommes tenaient la tête de pont ; 1 semaine plus tard, 25 000 hommes y étaient engagés. Le génie doublait, puis triplait le passage en jetant des ponts de part et d'autre de l'ouvrage conquis. La barrière du Rhin était forcée.

Wehrmacht. Côté allemand, c'est le chaos, l'improvisation à outrance. Ce sont des contre-attaques de pionniers, auxquels sont confiées des missions d'infanterie et dont les supérieurs du capitaine Friesenhahn, les majors Kraft (commandant le 3^e bataillon de pionniers) et Strobel (commandant le 12^e régiment de pionniers) prennent l'initiative. Des détachements de fuyards, hâtivement regroupés en unités improvisées, prennent part à ces actions, toutes repoussées, après d'ailleurs quelques succès initiaux. Les deux commandants voient se succéder à leurs PC des généraux dont les ordres se contredisent et dont les responsabilités demeurent indéfinissables. Il faut attendre 48 heures (9 mars 1945) pour que le haut commandement se décide à désigner un chef responsable et à lui confier quelques moyens. Ce sera le général Bayerlein (ancien chef d'état-major de l'Afrikakorps) : il commande la « Panzerlehrdivision », et on lui subordonne en plus la 11^e « Panzerdivision » qui, sur l'ordre du maréchal Model (commandant le groupe d'armées B), est en train d'essayer de liquider seule la tête de pont, la 9^e « Panzerdivision » et les restes de la 106^e « Panzerbrigade ». Mais ces noms demeurent trompeurs, car toutes ces unités réunies ne totalisent plus que 60 chars, 5000 hommes et quelques rares pièces d'artillerie.

Des dissensions se manifestent bientôt entre le maréchal Model et le général Bayerlein ; Model intervient dans les plans de son subordonné. La contre-attaque est retardée, perd de son actualité, doit être remaniée dans le plan, n'est plus que partiellement exécutée et, quoique obtenant quelques succès locaux, elle échoue finalement.

Dès lors, le haut commandement se repose sur les efforts de la Luftwaffe et sur ceux de nageurs de combat pour détruire le pont. Ce dernier finira, le 17 mars, par s'abîmer dans les flots ; les efforts allemands n'y auront certes pas été étrangers. Mais, à cette heure, il est trop tard. Les Américains sont solidement ancrés sur la rive droite, et de nombreux ponts militaires ont déjà pris la relève du pont Ludendorff.

La cour martiale mobile du Führer faucha dans les rangs de ceux qui, de près ou de loin, se trouvèrent mêlés à l'affaire de Remagen. Bratge et Friesenhahn, condamnés à mort, échappèrent au châtimement parce que tombés aux mains des Américains. Le major Scheller, arrêté le 10 mars par le maréchal Model lui-même, au PC du commandant du LXVII^e corps d'armée où il venait faire rapport¹, fut condamné à mort et exécuté le 13 mars d'un coup de pistolet dans la nuque. Les majors Strobel et Kraft (commandant du régiment et de bataillon du capitaine Friesenhahn) connurent le même sort, comme aussi le lieutenant Peters, commandant de l'unité lance-fusées. C'étaient là réactions d'un commandement qui se savait fautif et qui se couvrait en se ménageant des responsables de grades inférieurs, auxquels il n'avait pas fourni les moyens d'exécuter les missions qu'il leur confiait. Réactions de la dernière heure aussi, car, moins de deux mois plus tard, le III^e Reich s'écroulait en ruines.

LE MAJOR SCHELLER A-T-IL LIVRÉ LE PONT ?

La question s'est souvent posée de savoir si les refus réitérés qu'opposa le major Scheller à tous ceux qui exigeaient

¹ Qu'a-t-il fait entre le 7 mars, à 1630, et le 10 mars 1945 ?

— avec désespoir parfois — l'ordre de détruire le pont étaient motivés par le fait *qu'il ne voulait pas* exécuter la mission qui était sienne. Plusieurs auteurs le soutiennent aujourd'hui, et il faut convenir que les indices sont troublants. Que Scheller ait attendu 1520 pour donner l'ordre de destruction, alors que Remagen est enlevé par les Américains entre 1300 et 1400, que les chars U.S.A., entourés d'infanterie, sont en position et tirent de l'extrémité ouest du pont, dès 1400, est à proprement parler incompréhensible. Ce d'autant plus qu'il connaît mieux que personne la faiblesse des moyens dont il dispose. Aurait-il voulu donner à l'adversaire le temps (1 heure 20 minutes) de parer à la destruction, qu'il n'eût pas agi autrement. Bizarre aussi le fait qu'il disparaît à 1630, le jour de l'événement et qu'il ne reparait que trois jours plus tard au PC, pourtant proche, du général Hitzfeld. Il avait quitté le tunnel afin « d'alerter le commandement supérieur » : *il ne le fera pas*, et ce ne sera pas par lui que l'on apprendra l'échec de la destruction et le déferlement américain à l'est du Rhin.

Son attitude ultérieure devant la cour martiale mobile sera assurée, et il donnera l'impression d'accepter avec dignité les responsabilités de l'événement. Il s'en expliquera dans la lettre d'adieux écrite à sa femme, mais ses juges l'intercepteront, et le seul document sûr qui pourrait nous renseigner sur sa pensée véritable fait ainsi défaut. On en est réduit à des hypothèses, ou à se fier au témoignage d'un camarade auquel il se serait confié, entre le 7 mars et le 10 mars 1945, avant de s'aller livrer au sort qu'il savait l'attendre¹.

L'idée maîtresse qui expliquerait son acte rejoindrait celles qui firent agir les Rommel (dont il est un disciple), les Speidel, les hommes du 20 juillet : tenir à l'Est pour contenir la marée rouge des frontières de l'Allemagne, céder à l'Ouest afin de permettre aux Anglo-Américains — la guerre étant quoi qu'il en soit perdue — d'occuper le territoire du Reich. L'obstacle

² Ce camarade affirmera que Scheller lui avait confié avoir volontairement laissé le pont tomber intact aux mains des Américains, « afin que soit évitée l'occupation totale de l'Allemagne par l'Armée rouge ».

du Rhin risquait de retenir de longues semaines l'envahisseur de l'Ouest et l'avance soviétique, durant ce temps, se poursuivait inexorable. En livrant le passage, Scheller aurait désiré « empêcher le rideau de fer de tomber sur le Rhin¹ ». Son acte fait, il en aurait pleinement assumé la responsabilité. Ce que l'on sait de son caractère et de ses sentiments s'accorderait assez bien avec les circonstances.

Ce sont là, certes, des hypothèses, mais qui s'appuient, il faut le reconnaître, sur des indices qu'on ne peut négliger. Il est douteux qu'une certitude absolue se fasse jour une fois ou l'autre, et l'énigme demeure aujourd'hui entière. On ne peut ni accepter ni écarter sans autre la possibilité que le major Scheller ait volontairement ouvert la route à la 9^e division blindée américaine.

QUELQUES ENSEIGNEMENTS DE REMAGEN

Le premier enseignement — nous nous en tenons à l'ordre chronologique — nous vient d'une lourde faute de l'organisation défensive allemande : *la nécessité de l'occupation des points dominants*. Il est à proprement parler incompréhensible que l'avance des Américains n'ait pas été annoncée, suivie et combattue de la colline de l'Erpeler Lei, dont la hauteur *commande* le pont Ludendorff. Il semble que cette nécessité ait partiellement échappé aux chefs allemands, contrairement aux chefs américains : ce sera, en effet, la première préoccupation du lieutenant Timmerman, dès son arrivée sur la rive droite, que de pousser une section sur la colline. Cette dernière eût-elle été solidement tenue que le pont, même intact, n'eût pu être utilisé et qu'elle eût constitué la base idéale d'un contre-assaut qui aurait rejeté les Américains dans le fleuve. Par contre, la chute de l'Erpeler Lei aux mains de la compagnie A scellera le sort du pont Ludendorff.

¹ Par les accords de Yalta, les Alliés s'étaient partagé l'Allemagne et le sacrifice Scheller — si sacrifice il y eut — était quoi qu'il en soit inutile ; simple exécutant, il ne pouvait le savoir. Mais, d'autre part, si les Russes étaient arrivés les premiers sur le Rhin, y a-t-il certitude qu'ils se fussent retirés ?

Le deuxième enseignement est une condamnation de l'inactivité, sous toutes ses formes. Nous rencontrons cette passivité dans les deux camps. Les Américains attendent presque deux heures à l'entrée du pont intact avant d'entreprendre quelque chose. *Ils attendent qu'il saute !* Les Allemands attendent également à l'autre extrémité le même laps de temps. On ne fait rien, qu'échanger des coups de fusils d'une rive à l'autre. Les deux camps perdent un temps précieux, et celui-là gagnera qui, le premier, sortira de sa léthargie. « De toutes les fautes », disait Foch, « seule l'inaction est infamante. » A cela s'ajoute que l'immobilité augmente le sentiment du danger, plus dangereuse en cela qu'une « fuite vers l'avant ». Le commandant de la compagnie A va en faire l'expérience lorsqu'il lui faudra arracher ses hommes à leurs couverts pour les jeter sur le pont.

Le troisième enseignement touche à l'initiative au combat. La prise du pont sera un combat de section, presque de groupe. Les chefs subalternes ont une vue directe sur l'objectif, ils vivent dans le terrain. *Mais ils n'ont pas d'ordres* : ils attendent. C'est le général de brigade — et c'est plus tragique, car il a des ordres, lui, *mais des ordres contraires* ! — qui prendra l'initiative de s'emparer du pont. Il transgresse sa mission et joue le grand jeu¹, car il aventure, par son initiative, toute la 9^e division blindée. Venant d'un subordonné, la tentative n'aurait pas hasardé des intérêts aussi considérables. Et pourtant, aucun ne s'y est risqué. D'où l'inactivité jusqu'au coup de fouet du général Hoge. « Il faut toujours tenter », écrivait Montluc, « car j'ay veu souvent perdre ce qu'on n'eust jamais pensé et sauver tel qu'on tenoist pour perdu. »

¹ Il ne paraît pas que la nouvelle, apprise de la bouche des prisonniers de Sinzig, selon laquelle le pont de Remagen devait sauter à 1600, ait pu faciliter la décision du général Hoge. Le renseignement était fort douteux — comment une heure déterminée de destruction eût-elle pu être prévue à l'avance, et comment les deux prisonniers en auraient-ils eu connaissance ? — L'ordre de destruction fut d'ailleurs donné à 1520 par le major Scheller ! Non, il est plus probable que si Hoge fut stimulé par les incidents de Sinzig, ce fut davantage par le fait qu'un pont intact sur l'Ahr avait été pris — la chose semblait donc possible ! — que par le délai dont on lui donnait connaissance. Sans doute, les deux hommes qui formulèrent cette heure de 1600, cherchaient-ils avant tout à se rendre intéressants auprès de l'officier U.S.A. qui les interrogeait...

Le quatrième enseignement est que l'esprit offensif de la compagnie Timmerman a « payé ». Les moyens étaient faibles. Timmerman a risqué. Il est hors de doute qu'entre 1600 et 1700, la moindre contre-attaque allemande — pour autant qu'elle ait été tant soit peu organisée — l'aurait rejeté au fleuve. Il le croyait lui-même. Le bataillon américain était presque aussi décimé par la panique que le détachement allemand. De part et d'autre de la ligne de feu, on abandonnait les positions. Timmerman prouva, à ce moment, qu'il était capable de cette forme spéciale de l'héroïsme qui, selon Quinton, « consiste à nier l'ennemi, qui n'est ni omniscient ni omniprésent ».

Le cinquième enseignement touche aux commandements subalternes et intéresse les chefs de section et les sous-officiers. Il prouve l'influence qu'un détachement de très faible effectif peut acquérir sur le déroulement de toute une campagne. A Remagen, comme en décembre 1944 devant Bastogne, la décision est le fait d'un sous-officier et d'une dizaine d'hommes. Foch enseignait : « Ce n'est pas l'importance du commandement qui fait votre grandeur, c'est la façon dont on commande. » Le sergent américain de Bastogne comme celui de Remagen, pour avoir su engager un groupe d'infanterie, décidèrent d'une campagne. Le premier arrêta la ruée des panzers allemands, le second livra aux armées alliées la rive droite du Rhin, abrégeant la durée de la guerre, économisant sang et ruines.

Le sixième enseignement souligne la valeur et des liaisons internes et de l'orientation des combattants. Le 27^e bataillon d'infanterie U.S.A., en proie à la panique, a risqué la catastrophe entre 1600 et 1730, car les liaisons ne fonctionnaient pas, car personne ne savait qui se trouvait à sa gauche et à sa droite, car chacun croyait à une contre-attaque de « tigres » allemands absolument inexistantes. L'impression d'isolement ressentie normalement par le combattant s'en est trouvée renforcée, et il s'en est fallu de peu qu'elle ne conduise à l'abandon de la tête de pont.

Le septième enseignement est le soin devant être apporté aux problèmes de subordination. Côté allemand, la subordination n'est pas clairement établie. Les compétences et responsabilités des différents acteurs se chevauchent, les commandants se succèdent. La D.C.S. de la tête de pont continue à être subordonnée à la Luftwaffe, le commandant de la 12^e compagnie de pionniers dépend moitié du capitaine Bratge (le 7 mars 1945, de 1100 à 1630 du major Scheller), moitié de ses commandants de bataillon (major Kraft) et de régiment (major Strobel) qui seront, eux aussi, exécutés comme responsables. Si l'on analyse les échelons supérieurs, on s'aperçoit que, après la chute du pont, le major Strobel recevra des ordres contradictoires de quatre généraux différents... C'est avant tout cette confusion qui sera cause qu'aucune contre-attaque sérieuse ne sera dirigée contre la tête de pont dans les 48 heures qui suivirent la perte de celle-ci. « Un mauvais général vaut mieux que deux bons », constatait Napoléon.

Le huitième enseignement — mais ne ressort-il pas de toutes les opérations allemandes de la fin du conflit ? — *est que le commandement n'a pas à s'immiscer dans la conduite des opérations aux échelons subordonnés.* C'est pourtant un Allemand, le « vieux » Moltke, qui fixa la règle d'or : « Un ordre doit contenir tout ce que l'inférieur ne peut pas décider de lui-même pour atteindre un but donné, mais rien que cela. » Personne ne satisfera à cette loi du haut au bas de la hiérarchie. Remagen — vu sous l'angle américain ou allemand — est l'histoire d'un combat de compagnie que voulurent diriger des généraux. Cela réussit aux uns, moins aux autres. A leurs dépens, les officiers allemands de Remagen purent constater que, selon le mot de Cocteau « un général ne se rendait jamais, même à l'évidence ».

CONCLUSIONS

Nous affirmons — au début de cette étude — que Remagen demeurerait classique dans l'histoire militaire. Peut-être sommes-nous mieux à même d'en comprendre maintenant les

raisons. Remagen, c'est d'abord une opération tactique d'envergure restreinte et aux répercussions incalculables. C'est la démonstration de l'influence que toute petite unité, *quand elle est bien commandée*, peut acquérir sur un plan qui, apparemment, la dépasse : la prise du pont rend tangible la nécessité de la formation tactique et technique poussée de cadres subalternes, dont la qualité première doit être le caractère.

Au-delà de Remagen-opération-de-combat pourtant, il y a encore Remagen-drame-des-consciences. Et ce n'est pas le moins intéressant de notre histoire. Le drame de conscience *du général Hoge* qui transgresse une mission de tout repos pour hasarder son groupement de combat sur le pont qui va peut-être sauter et, au-delà, sur la rive ennemie où l'attend peut-être le massacre. La réussite seule sera sa justification. Et si l'échec l'avait sanctionnée ?

Le drame de conscience *du lieutenant Timmerman*, hasardant ses sections sur l'ouvrage, persuadé qu'il les envoie à la mort.

Le drame de conscience de chaque fantassin, déchiré entre l'instinct de conservation et la nécessité d'obéir à l'ordre qui peut le condamner.

Sur l'autre rive, même lutte intime au cœur des protagonistes du drame, de *ces capitaines Bratge ou Friesenhahn*, désespérés de ne pouvoir matériellement remplir leur mission, que chaque pas des fantassins américains sur le pont rapproche du déchirement et de la mort sous les balles du peloton d'exécution.

Et que dire du déchirement intime du *major Scheller* si, réellement, pour un plus grand avenir entrevu très loin, il a volontairement choisi de se sacrifier en livrant le pont, en trahissant dans l'immédiat ?

La résonance humaine de Remagen n'est pas inférieure à ses répercussions militaires. Elle contribuera à prolonger dans le temps le souvenir de ces heures décisives qui furent ce que Napoléon nomme « ce moment du combat où la plus petite manœuvre décide et donne la supériorité : la goutte d'eau qui fait déborder le vase ».

Capitaine M.-H. MONTFORT